Serge Maury, *Convulsions et prophéties jansénistes à la fin du XVIII^e siècle. Histoire d'une « secte » convulsionnaire tardive : les « Fareinistes »*

Sarrebruck, Éditions universitaires Européennes, 2010, 145 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22922>

DOI : 10.4000/assr.22922

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 222

ISBN : 9782713223273

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Serge Maury, *Convulsions et prophéties jansénistes à la fin du XVIII^e siècle. Histoire d'une « secte » convulsionnaire tardive : les « Fareinistes »* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2011, document 156-78, mis en ligne le 16 février 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22922> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.22922>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Serge Maury, Convulsions et prophéties jansénistes à la fin du xviii^e siècle. Histoire d'une « secte » convulsionnaire tardive : les « Fareinistes »

Sarrebruck, Éditions universitaires Européennes, 2010, 145 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Serge MAURY, Convulsions et prophéties jansénistes à la fin du xviii^e siècle. Histoire d'une « secte » convulsionnaire tardive : les « Fareinistes », Sarrebruck, Éditions universitaires Européennes, 2010, 145 p.

- 1 Au hasard, dans le vaste fonds lyonnais d'archives dépouillées par Serge Maury, ces paroles enflammées de la sœur Élisée, figure centrale de la secte fareiniste en 1800 : « Prenez-y bien garde ; je ne suis point au milieu de vous, dans vos temples, non, je n'y suis point. Ce n'est pas moi que vous adorez, mais la Bête qui est remontée de l'abîme, qui, après avoir été blessée à mort, a repris une nouvelle vie (...) Bête à sept têtes et à dix cornes, que tu es terrible ! Mais tu ne l'es pas assez pour punir cette gentilité maudite, et les janséniste usurpateurs de mes dons et des richesses de mon Église. Ah ! Docteurs, que vous êtes instruits ! Que vous êtes grands ! Oui vous êtes grands ; mais votre grandeur viendra s'anéantir devant la petitesse de mes enfants. » Anathèmes jetés à la face d'un peuple infidèle, de ses pasteurs à la dérive, et pour un petit cercle d'élus à l'écoute et en passion d'humilité. Nous sommes au tournant du siècle et aux marges de sa Révolution, mais au centre d'un réseau actif de jansénistes en rupture d'obédience institutionnelle et dogmatique. On sait la longue geste des port-royalistes

au siècle des Lumières, leurs détresses d'esprit, leurs convulsions et leurs miracles, et l'éclatement peu à peu des mouvances et allégeances qui, agrégées, eussent pu définir un mouvement puissant de contestation religieuse, mais, qui, en cette fin de siècle, entrent en « agonie », selon la formule de l'abbé J. Dedieu. C'est précisément ce moment crépusculaire que Serge Maury interroge, assuré de trouver, en ce qui apparaît comme ruminations en boucle et en écho affaibli des grandes exhortations convulsionnaires des décennies précédentes, la raison de ces dires en leur ultime énonciation. Et c'est alors tout un monde de symboles et de signes, tout un dispositif de scènes et de dramaturgies, que S. Maury met à jour, à la fois dans l'héritage du grand « œuvre » janséniste du xviii^e, et dans la contestation de ses accomplissements. La « secte » fareiniste, constituée autour des frères Bonjour dans les années cruciales (dates extrêmes) 1780-1805, à Paris puis à Fareins-en-Forez, ce foyer d'« illuminations » proche de la cité lyonnaise, et dans la mouvance de ses affinités jansénistes, témoigne d'une capacité singulière à raviver la grande aventure convulsionniste, et, puisant au plus profond des thèmes et références du siècle qui s'achève, d'en proposer une lecture dissidente.

- 2 Si l'ensemble de la contestation janséniste du siècle des Lumières ne peut se définir, toute raison théologique assumée, sans son inscription à même le champ politique, ses enjeux et ses crises, l'apparition de la secte fareiniste au tournant du siècle procède aussi bien d'une historicité singulière. Il est peu de dire que les différentes phases du processus révolutionnaire ont fait éclater la relative unité des cercles jansénistes, et que la Constitution civile du clergé a constitué un moment décisif dans l'entrée en divergence absolue des héritiers de Port-Royal. Si la Révolution fut pour l'essentiel vécue comme l'accomplissement libérateur des prophéties de salut qui foisonnaient en tous écrits enthousiastes des convulsionnaires, très vite telle décision politique ébranle le camp janséniste. L'on sera, « petite Église », ultraroyaliste et anticoncordataire ; ou « jansénistes communicants », de polarité rurale, autour de la figure tragique et apaisée de François Jacquemont, qui tente de faire survivre l'« essence » du jansénisme en quelque pureté de doctrine et de foi. Ou, ainsi des « fareinistes », engagés « à corps perdu » dans le soutien aux arguments des jacobins et leur « Terreur ». Une forme particulière de « secte » s'élabore ainsi, en rupture avec les accommodements ou insoumissions du peuple janséniste, et cependant dans le droit-fil des thématiques fondamentales de Port-Royal. Et sans doute doit-on être pleinement à l'écoute de ces discours enfiévrés, et dûment codifiés par un long siècle du spasmes et de miracles – assurés qu'ils participent aussi d'un engagement politique radical. Ce qui, dans l'ensemble des séances du spasme au cours du siècle, s'énonçait comme prophéties de salut et de délivrance, que l'on pouvait à bon droit tenir pour désir de mutation politique fondamentale, ne tenait sa force « prédictive » que d'être « soupire de la France esclave ». Mais ici, en cette secte « bonjouriste », il n'est plus question de rêver au temps futur de la Révolution, mais de vivre ce temps en son réel même. En ce point précis, une comparaison peut s'établir, dans la même période historique, entre ces groupes minoritaires postjansénistes, adeptes des plus grandes rigueurs de la Révolution, et telles « bandes noires » de Réformés languedociens, qu'évoque Valérie Sottocasa (ASSR, 134), adhérant aux pratiques d'une Terreur que Paris légitime. Fractions religieuses adverses, mais ayant connu même oppression culturelle, et habitant le moment révolutionnaire comme temps d'ultime espérance.

- 3 Mais si les Réformés, au seuil du xix^e, ne s'engagent pas dans la voie messianique, après que leurs aînés eurent longuement prophétisé la fin des temps et la proche venue du Jour de Colère, les fareinistes renouent avec la thématique de l'apocalypse imminente et le désir de ne la point conjurer. Ils auraient pu, sans doute, marcher dans les traces des mouvements convulsionnaires encore foisonnants : mais ils ont préféré repartir, pour ainsi dire, de zéro, comme ces opprimés d'extrême souffrance, qui comptent le chiffre « un » comme déjà chiffre de compromission. Ainsi en va-t-il des crucifiements. Ils marquent, dans le jansénisme du xviii^e, l'ultime accomplissement, dans le réel des chairs, de la mort symbolique de l'Église et de ses élus, refermant sur elle-même la grande convulsion des temps. Tout au contraire, le crucifiement, en 1787, d'une fidèle de François Bonjour, loin de clore la passion convulsionniste, ouvre un nouvel espace de radicalité. Mais, en cet espace, rien ne reconduit avec exactitude les conduites et actes des « chapelles » jansénistes précédentes ou contemporaines. Serge Maury me semble ainsi identifier un point décisif dans l'analyse de cette « secte » : le « crucifiement », et les « miracles » qui l'accompagnent, signent une nouvelle naissance, et non une « agonie », et de plus en plus rarement recourra-t-on aux « secours meurtriers », qui scandaient chacune des assemblées du spasme aux temps majeurs des séances convulsionnaires. En rupture avec les autres foyers jansénistes, il se pourrait bien alors que la secte fareiniste, sous les apparences d'un résidu de fidèles en désarroi, tente l'impossible défi de se faire église à part entière – avec sa langue de religion, sa thématique restaurée en ses privilèges, et ses implications politiques, qui, à terme, lui seront fatales.
- 4 S. Maury analyse avec précision cette expansion illimitée de messianisme, par quoi toute Église en gésine réassure sans cesse sa légitimité. Qu'il faille recourir à un « bricolage théologique », selon la formule de l'auteur, pour opérer cette « refondation », nul doute : ainsi de ce « Messie » qui vient au monde, en 1792, comme enfant d'innocence et de salut, en qui vont se conjoindre les figures du nouvel Élie, du nouveau Christ et du nouvel Esprit Saint. Toute une apocalyptique se déploie, dont S. Maury scrupuleusement réfère aux Évangiles les énoncés le plus fulgurants. Sœur Élisée est ici l'organe très précieux de son Dieu, en ses avertissements prophétiques, ses sentences de mort et de délivrance, ses implorations du « retour des juifs » comme condition de réhabilitation du « troupeau de Dieu » un temps égaré. Autant de schèmes de pensée qui conduisent l'analyste à tisser sans cesse et retisser les liens entre conduites proprement sectaires, énonciations prophétiques brisant tout cadrage institutionnel, et filiations doctrinales dûment certifiées. L'intérêt majeur de l'étude conduite par S. Maury tient sans doute à cette capacité à récuser les apparentements trop immédiatement évidents, pour proposer, au travers et au-delà d'un syncrétisme à chaque instant restitué en ses racines bibliques, une lecture véritablement sociologique du « farénisme » comme « fait social total ». Où se conjuguent, en une langue de grande vertu en même temps que de bribes venues du profond de l'enfance, les raisons prophétiques, illuminantes, théologiques, doctrinales, et politiques.
- 5 C'est à cette langue, et à son caractère performatif, que l'auteur consacre de longs et précieux développements. Car tout en elle, et par elle, s'ouvre à des ordres multiples, et rassemblés, de signification, que l'ouvrage explicite. De la langue d'enfance, et des dérives qu'elle autorise, s'il faut être attentif à celles-ci comme brusques poussées de désespérance et de dérèglement du sens, il convient de lire les voies d'une reconquête de la langue hauturière, et du passage obligé d'une langue à vrai dire infante, à une

langue maîtrisée, capable de subvertir le monde. La sœur Élisée, dont les « discours » constituent un matériau archivistique remarquablement étudié par S. Maury, peut alors en venir aux grandes occurrences qui définissent la passion janséniste en sa tentative de reconstituer une Église déchue. Une dynamique en procède, qui porte cette langue à l'extrémité de sa tension. Tension entre une extase apocalyptique, qui vient dans l'après-coup de la Croix, une fois réalisé le dernier crucifiement, et l'inscription brute dans le temps présent de l'histoire : Bonaparte revêtu de la mission messianique, instrument de Dieu pour balayer Rome jusqu'en ses fondements. Tension entre ce qui s'offre comme « figure », cette dimension constitutive du jansénisme du xviii^e, chaque événement s'accomplissant comme actualisation de ce qui était annoncé symboliquement dans l'Écriture – et ce qui s'opère comme réel même de la douleur et de la mise en jeu et en péril du corps. Tension, enfin, entre l'attente d'un « Messie christique qui mettra la terre en combustion », selon l'expression de l'auteur, et les noces consommées du résidu d'élus et de leur Dieu aujourd'hui présent en le seul monde que l'on puisse habiter, celui-là même de la déchéance. Autour de cet ensemble de tensions et de polarités conflictuelles, se constitue un « collectif de croyants », héritiers incontestables du grand « œuvre » janséniste des convulsions, né des cendres de Port-Royal et de la passion du diacre Pâris, et dissidents revendiquant leur singularité, jusqu'à leur échec, qui fut leur signature même, et leur destin.

- 6 En cette étrange « société de croyants », tout cependant pouvait paraître possible, qui devait se révéler ne l'être point. Rien d'avance n'était joué, précisément par cette étrangeté même, qui situait ce reste de fidèles désemparés dans un espace inhabité : hors des pratiques rituelles des groupes du spasme ; hors des « petites églises » ou « églises blanches », décidément hostiles aux entreprises révolutionnaires ; hors, enfin, pour l'essentiel, de l'emprise parisienne, où les jeux du pouvoir et de la religion invitaient à compromissions. En tel vide, peut-être une Église nouvelle pouvait-elle s'instituer. Ce fut sans aucun doute l'espoir des frères Bonjour, et de leurs adeptes. Si la « secte » des fareinistes échoua en cette tentative, ce fut moins, me semble-t-il, par suite de pressions externes, qui ne manquèrent pas, que par ce que S. Maury identifie comme les conditions même de la constitution de la « communauté ». De la communauté à la société, il n'est pas de changement graduel, qui romprait à toutes fins utiles avec le regard en miroir que chaque membre de la première porte sur ses proches, pour laisser quelque altérité briser la compacité d'origine. Les discours d'Élisée liaient en un seul faisceau d'arguments l'allégeance des fidèles, et en définissaient l'identité singulière. Trop peu d'espaces de liberté étaient sans doute laissés à la merci du petit nombre. Ce sont de tels espaces, qui ont permis, au fil des siècles, à tels regroupements « sectaires », de se déployer comme Églises. Toute Église, de ce point de vue, est bien une secte qui a réussi à se scinder en disputes et schismes, dans les plus improbables des conditions, et à faire, à proprement parler, « société ». S. Maury invite dès lors à penser en termes nouveaux la possibilité, pour une « secte », de se vouloir église légitime, et à définir les raisons de son échec – mais tout aussi bien, pour une église, de se savoir continûment en tentation de secte. Les « fareinistes » ? Une « secte » échouée d'avoir voulu se faire « Église » à part entière. Entièrement à part. Plus qu'une secte, moins qu'une Église : l'esquisse d'une réalisation historique sans issue, qui prend l'histoire en son revers, et en permet une lecture en négatif. Comme en négatif procède l'histoire, par pertes et profits.